

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 51

Artikel: Tête à tête
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200693>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

» chiens, aux oiseaux et à l'air, étant de cette
» manière étranger à la terre. Et messieurs
» les juges ordonneront des gardes et des
» gens autour du gibet pour le garder jusqu'à
» ce que mort s'ensuive, afin que cette vile
» créature ne fasse plus ni bien ni mal, et lors-
» que cela sera exécuté la loi sera satisfaite.»



Le père Magnu.

Le père Magnu ne crache pas dans son verre, comme on dit. L'autre soir, pour rentrer chez lui, « il y avait », et largement.

Accroupi sur une borne, au bord du chemin, il murmurait :

— Ch'rette!... ch'rette!... yé traô tserdzi L'arai mi faillu fêrê dou voyâdzo!

* * *

C'était déjà le père Magnu qui, un jour, dans le même état — c'est son état normal — s'en retournait, sur son char, du marché de Morges. Il était dans la Grand'rue, lorsqu'il remarqua tout-à-coup que celle-ci allait se rétrécissant et qu'à l'extrémité les maisons bordières semblaient se toucher — simple effet de perspective, bien entendu.

— Diable! fait-il, c'est tout mince là au bout; y a pas mèche de passer. Faut veri.

Et il retourne son char.

Où est la bonne ?

L'engouement qui, tout-à-coup, s'est manifesté chez nous, comme ailleurs, pour les vieilles choses, en général, et pour les bibelots historiques, en particulier; les déboires récents des archéologues et des antiquaires au sujet de la fameuse tiare de Saïtapharnès, donnent quelque actualité aux lignes suivantes, publiées dans la *Gazette*, en 1834, et que vient de nous signaler le hasard.

* * *

La plume de l'abdication.

C'est ainsi que les Anglais ont baptisé celle avec laquelle Napoléon signa sa première abdication, à Fontainebleau.

Il venait de faire à la vieille garde les adieux qui ont retenti dans le monde et de monter en voiture, lorsque les commissaires des puissances étrangères, gravissant rapidement l'escalier du château, coururent en tumulte au cabinet de l'empereur.

Là, chacun se rangea en silence autour d'une petite table ronde recouverte d'un tapis de velours vert, qu'on voit encore à Fontainebleau. Sur un des côtés de cette table, on voit le tapis fendu et l'acajou entamé d'une large entaille: c'est le coup de canif que donna l'empereur en signant l'abdication, parce que la plume dont il se servait allait mal et semblait se refuser à écrire.

Au bout de quelques minutes de silence, les commissaires cherchèrent de tous côtés l'écrivain et la plume de Napoléon; tout avait disparu. Ils interrogèrent en vain les gens du château, ils ne purent rien découvrir. Et cependant chacun d'eux tenait à avoir la plume avec laquelle Napoléon avait signé son abdication. Ils tenaient à l'avoir comme un monument de la gloire de leurs armes.

Cette pétilleuse d'orgueil fut comprise du concierge du château qui avait eu soin d'enlever la plume aussitôt après la sortie de l'empereur. Le bruit s'en répandit, et bientôt le

commissaire de la Grande-Bretagne fit des offres magnifiques pour avoir cette plume. Le concierge fut chercher celle qui servait à sa femme pour écrire ses comptes de chandelles, et la donna à l'Anglais moyennant cinquante livres sterling en lui recommandant le secret.

Le commissaire autrichien vint à son tour; il eut celle du corps de garde des grognards. La Prusse ne fut pas oubliée, on lui donna la meilleure plume d'oie qu'on put trouver dans la ville, et le commissaire russe emporta une superbe plume de dindon.

La crédulité des alliés ne se borna pas là. Chaque jour, des officiers supérieurs venaient chez le concierge; chaque jour le concierge leur donnait une plume. La basse-cour du château y passa toute entière. Aussi l'on voit aujourd'hui à l'étranger plus de trois mille plumes richement encadrées; chacune d'elles est la seule et unique qui ait servi à Napoléon.

En Ruthénie*.

D'où vient le plaisir intense que l'on ressent à suivre la vie, surtout la vie intérieure, des humbles personnages dont Sémène Zemlak nous raconte la destinée dans son nouveau recueil de nouvelles? Ce sont les histoires peu compliquées d'« obscurs » individus, comme le titre même en avertit le lecteur. Et pourtant nous compatissons à leurs douleurs, et notre sympathie va entière à ces simples paysans de la Ruthénie, quoique, peut-être parce que si différents de nous-mêmes.

Qu'on ne s'attende pas pourtant à oublier complètement, en lisant les *Obscurs*, sa propre personne, à repasser en soi les émotions des personnages actifs. On reste spectateur, malgré tout l'intérêt, on regarde les héros penser et surtout sentir, penser et sentir autrement que le lecteur occidental. Cette étrangeté est la raison qui rend attachantes ces nouvelles ruthènes. L'auteur le sait; aussi, parfois, cède-t-il au besoin d'expliquer ces états d'âmes si nouveaux, et quelques phrases d'exégèse psychologique viennent de temps en temps rompre — maladroitement et inutilement, à mon sens — l'inspiration, dans le dernier récit particulièrement.

C'est comme du Maupassant? Tant s'en faut; sans parler des quelques embarras dans l'art de la description, l'objectivité du novelliste français ne pouvait convenir à l'ardent patriotisme de l'auteur ruthène qui n'a pas le moins du monde l'envie de cacher ses amours ni ses haines. Et Sémène Zemlak a une heureuse fortune, puisque ses sympathies naturelles sont en même temps les nôtres, et que de tout temps l'on s'est accordé pour juger le vaincu plus intéressant et plus estimable que son oppresseur. A. F.

Mots pézans et poutès rézons.

III

Eintré la Sylvie à Daniel à Pierro et la Marienne aô gros marisau.

(On delon la matenâ, vers lo borni daô maitin.)

La Sylvie. (Que récouré sè z'édzès). — Vo lavâde, Marienne?...

La Marienne. (Tol'in furie, in froitein la roba d'on dé sè bouébo). — Faut bin lavâ quand l'ai ya pè lo veladzo dai routès dè bouébo que ne fan que dai caïenêrâ!

La Sylvie. — Aô bin se l'an mônnettey ion dai voutro?

La Marienne. — Quemin se vo ne savai pas què hier' à né, voutron Jules, qu'est tant crainti, tant galé, tant sâdzo, que ne fè rin què dai ballès manafans, n'avai pas fotu noutron Constant avoué sè z'haillons dè la demèindze deïn voutron crau...!?

La Sylvie. — Voutron Constant vo z'a contâ dai dzanylès; Jules m'a de que l'ai étaï tsai tot solet.

La Marienne. — Bin vai! Ta, ta, ta! On sâ praô dè iau sort voutron Jules, voutron gros cheintion... Ressemblé à cliaque que l'a fé: n'est pas moo dè la promire...

* Zemlack « Les Obscurs », Payot et Cie, éditeurs.

La Sylvie. — Paret que ne l'ai ya què vo aô mondo po dere la vreta, in correin tot lo dzo d'ona mézon à l'autra delavâ lè dzeins avoué voutra leingua d'aspique...!

La Marienne. — Vitès dzalaôza, vo que vo ne sèdè pas iau allâ!... Mâ vouaique! tzi vo, l'est veré, vo ne païdè pas ona menuta... Lo dzo vo démarquâdè lo lindzo que vo robâdè, et la né tant que vo pouaidè veni à bet dè portâ lè tzerdzès et dè tsandzi lè bouein-nès...!?

La Sylvie. — Pouta chuvetta que vitès! vo z'ai bin de què vo z'incrairè vo que vai on valet qu'est dè la compagni aô recèviaô po cein que l'a lè dai à crotsets!

La Marienne. — Cliodè voutron mor! granta gormanda! vilhie tsaropa! Allâdè pi payi la roba que vai met po vo mariâ et lè bossèts dè vin que voutron gouffra d'hommo bai à crèdit!

La Sylvie. — On in porai fêrê dai bi z'ato et baïrè daô bon vin avoué l'ardzein que la coumouna payè po élavâ les basquelyons de voutra felbie...

La Marienne. — Tiaizi vo tsanca dè gue-nautsche, dè triba, dè pouta chargua!...

(N'aran bin su pas fini à l'haôra que l'es dè laô disputâ, se permi lè dzeins que s'atroupâvon po lè z'ôure, ne s'étaï pas trovâ Françuè à Tube qu'à zu la bou'idée d'allâ prindrè on goumo et que sè incoradzî dè iè molhî totès lè duès bin adraî quantiè que bolséian. Mâ ceïn a dourâ onco grand temps, ha à la fin sè trevougñivan fermo et quand l'in a zu prau et que sè san verie lo dou, in sè tapeïn (à respè!), vo devenâdè prao quiet, Françuè à Tube avâ lè brè qua lai fasan mau.)

OCTAVE CHAMBAZ.

Entre Lausanne et Moudon.

L'autre jour, à la gare de Lausanne, nous avons vu un habitant de la capitale qui s'en allait chercher le ciel bleu et le soleil à... Grindelwald. Notre voyageur ignorait encore qu'il suffit d'une demi-heure de tramway pour sortir des brumes où éternuent nos corizas et où nos bronchites font entendre leurs lamentables glouissements, une demi-heure sur la ligne du Lausanne-Moudon, dans des wagons agréablement chauffés. Voici le Chalet-à-Gobet et la plaine blanche de Mauvernay, propice aux exercices sur skis; l'étang de Ste-Catherine, rendez-vous des patineurs; Montpreveyres et son panorama des Alpes fribourgeoises; Mézières, où chantent encore les échos de la *Dime*; les propettes fermes de Carourge; Savigny et sa petite église perchée sur un « crêt », d'où le regard plonge sur le lac et sur les pittoresques contrées qui forment, pour ainsi dire, l'antichambre de la Gruyère.

Ces charmants belvédères ont été chantés par le philosophe Charles Secrétan, ce qui n'empêche pas maints Lausannois de les ignorer encore, parce qu'ils sont aux portes de leur ville, tandis que Grindelwald!...

Tête à tête

Quelqu'un a fait le calcul du temps qu'une femme passe à se regarder dans la glace.

De six à dix ans, une jeune fille passe chaque jour sept minutes devant sa glace; de dix à quinze ans, un quart d'heure; de quinze à vingt ans, vingt-deux minutes, et de vingt à vingt-cinq ans, vingt-cinq minutes. De vingt-cinq à trente ans, la femme consacre une demi-heure par jour à son miroir. Plus elle avance en âge, moins la femme met de temps à se regarder: de trente à trente-cinq ans, vingt-quatre minutes par jour; de trente-cinq à quarante ans, dix-huit minutes; de quarante à cinquante

ans, douze minutes, et de cinquante à soixante ans plus que six minutes. La femme, en moyenne, entre soixante et septante ans a dépensé 349,575 minutes ou 5,826 heures ou plus de 242 jours ou huit mois, nuits comprises, à se regarder dans la glace.

Madame dans le monde.

LES PRÉSENTATIONS.

Faut-il rappeler que la personne nommée la première est la personne présentée et qu'on ne doit jamais présenter un vieillard à un jeune homme, une femme à un homme, un personnage à une personne de situation ordinaire. C'est le contraire qui doit avoir lieu.

Si une femme mariée présente son frère, elle doit le nommer, puisqu'elle ne porte plus le même nom.

LES RÉCEPTIONS.

La femme qui reçoit parle peu, elle doit faire causer ceux qui sont chez elle et rapprocher les gens qu'elle suppose devoir se convenir. Elle ne doit jamais médire d'aucune de ses connaissances, ni les ridiculiser. Sa conversation doit être gaie et spirituelle sans recherche ni affectation; elle ne doit jamais interrompre, si ce n'est pour réparer une maladresse, d'un de ses hôtes ou éviter une querelle naissante.

Dans la conversation une femme doit dire simplement: « Mon mari ». Si on parle à un mari de sa femme, on doit dire: « Madame X ».

La femme doit, autant que possible, parler d'une voix douce et agréable et ne jamais élever la voix, même pour formuler un reproche ou affirmer un fait.

LA MAIN.

On ne tend jamais la main à une personne que l'on voit pour la première fois. — Une femme tend, la première, la main à un homme. — Il faut *toujours* tendre la main droite.

AU BAL.

Une femme ou une jeune fille qui a refusé de danser sans motiver son refus par: « Je vous remercie, mais je suis invitée », ne peut plus danser, tant que dure la danse qu'elle a refusée à celui qui s'est présenté. Afin de pouvoir accepter la danse suivante, elle a dû répondre: « Je vous remercie, mais je suis fatiguée et je ne danserai pas cette fois-ci. »

Un homme bien élevé n'insiste pas.

Si par une étourderie une femme accepte deux invitations pour la même danse, elle doit se priver de danser cette fois.

La femme doit répondre par une inclination de tête au salut de son cavalier qui la reconduit à sa place.

(Extrait de l'Agenda des Dames.)

Le médecin du peuple.

La concurrence existe pour la médecine comme pour toutes les autres professions. Aussi les nouveaux médecins, qui sont légion, en sont-ils réduits pour se faire une clientèle, à l'augmenter et la conserver, d'inventer chaque jour des maladies nouvelles. Les vieilles personnes assurent qu'il y a aujourd'hui la moitié plus de maladies que dans leur temps.

Quoi qu'il en soit, le coup le plus rude porté à la médecine, dit le *Chasseur français*, c'est le bonhomme qui vient de se dresser, en Hollande, devant la Faculté, comme le monstre le plus horrible qu'elle ait jamais rencontré — depuis Molière.

Dans la plupart des gares de chemin de fer, on voit un « médecin automatique », en beau zinc peinturluré, dont le corps est percé de nombreuses ouvertures, portant chacune le nom d'une maladie ou d'un symptôme morbide. On glisse une pièce de cuivre dans l'ouverture, on tire un anneau et on reçoit l'ordon-

nance afférente à la maladie dont on cherche le remède.

Célérité, discrétion et bon marché.

Le machinisme nous avait déjà joué quelques tours merveilleux de sa façon. Mais on ne se serait jamais douté que le machinisme irait jusqu'à menacer les médecins. Tout arrive.

Le confrère en zinc n'ira pas tranquillement au bout de son rouleau d'ordonnances. Le corps médical de Hollande trouve la plaisanterie aussi joyeuse que déplorable. Il est en train de protester avec l'énergie du désespoir. Car vous pensez bien que le distributeur automatique de médecine jouit d'une faveur croissante auprès de la foule. On cite naturellement des cas de guérisons merveilleuses. Tout le monde se hâte vers le bonhomme de zinc et veut se faire traiter par lui pendant qu'il guérit.

Vipères à deux pattes.

Un chasseur de vipères, établi dans le centre de la France, a offert ses services, il y a quelques jours, à la « mairie » de Lausanne, et probablement à d'autres municipalités du canton de Vaud. Ce spécialiste s'est donné le nom de Jean Serpent et a fait lithographier des cartes postales ornées de son portrait et où on le voit, fièrement campé en plein air, une vipère autour de son bras. Pour exercer son métier chez nous, il demande un franc par reptile tué, plus le remboursement de ses frais de voyage et d'hôtel. C'est peut-être un peu cher; mais, dame, n'est pas chasseur de vipères qui veut.

Au reçu de la lettre de Jean Serpent, l'administration communale a fait faire une petite enquête dans les diverses divisions de police, pour savoir s'il y avait intérêt à recourir aux bons offices de Jean Serpent. Les renseignements qui lui sont parvenus dénotent que les vipères n'infestent pas précisément la banlieue de la capitale.

Le chef de poste d'un quartier dont nous taillons le nom, afin de ne pas l'exposer aux ressentiments de la population féminine, a libellé sur cette question un rapport aussi net que concis:

« Les vipères ne sont pas plus abondantes dans notre région qu'ailleurs, et Jean Serpent serait impuissant à les exterminer, vu qu'elles sont de l'espèce à deux pattes, la plus dangereuse de toutes. »

La boîte à surprises.

Chez nous, à chaque votation, on se plaint de la faible fréquentation du scrutin. Plusieurs fois déjà le principe du vote obligatoire a été mis en avant. Nous regretterions sincèrement qu'il fallût en arriver à la contrainte; mais nous n'en déplorons pas moins l'indifférence des citoyens à l'égard de leurs devoirs les plus élémentaires. Ce n'est pas pour tous l'indifférence proprement dite: la nonchalance, la crainte ont aussi quelque part dans le mal que l'on déplore. Eh! oui, la crainte. Il y a si peu de personnes qui aient le courage de leur opinion. Ces personnes-là tremblent à la seule idée que quelque indiscret — il en est toujours dans les locaux de vote — ne dévoile leur sentiment. Il semble pourtant que toutes les mesures aient été prises, qui peuvent assurer le secret du vote. Toutefois, dans le désir de rassurer plus complètement les craintifs, on pourrait aller plus loin encore et adopter le système qui, dit-on, est en usage à Samaden, dans les Grisons.

L'urne électorale est de construction particulière. C'est une sorte de tuyau auquel sont adaptés deux manches dans lesquels l'électeur fourre ses bras au moment où il va voter.

La main qui tient le bulletin s'engage dans le tuyau conduisant à l'urne proprement dite et se dirige à droite si l'électeur entend y déposer un *oui*; à gauche s'il vote *non*.

De cette façon, le secret du vote est absolument garanti, car le mouvement de la main échappe à tous les regards. L'appareil tout entier est en carton et date de très longtemps.

Retour au pays natal.

Quand même, comme vont les choses! Nous redemandons aujourd'hui à l'Amérique, pour assurer la reconstitution de notre vignoble, l'arbuste précieux que jadis elle-même reçut de nos mains.

En effet, voici ce que nous lisons dans le *Journal helvétique* de 1833:

* * *

« On nous apprend que les vignobles dans la colonie du Kentucky, au nord de l'Amérique, où des vigneron vaudois se sont établis, ont tellement réussi, que des personnes de distinction se sont décidées à s'y rendre.

Le citoyen Dufour a fait trois chars de vin de sa plantation, d'une bonne qualité, dont il a refusé 200 livres sterling par char, qui lui ont été offerts. Ce sont les premières vignes qui aient réussi en Amérique; les ceps proviennent presque tous du Pays de Vaud, ainsi que les ouvriers qui les ont plantés et qui les cultivent. »

Le cadeau du prince. — Une maîtresse d'école enfantine raconte à ses élèves l'histoire de la Belle au bois dormant.

— Eh bien, Louisette, avec quoi le prince a-t-il réveillé la princesse endormie?

Silence de Louisette.

— Mais il lui a donné ce que ta maman te donne le matin quand tu t'éveilles.

— Ah! oui, de l'huile de foie de morue!

Si j'avais su! — Mon cher, dit un étudiant de Lausanne à l'un de ses amis, je viens te rendre les vingt francs que tu m'a prêtés il y a plus d'une année.

— Merci. Quelle bonne aubaine! Moi qui en avais fait mon deuil depuis six mois.

— Sapristi, tu aurais bien dû me le dire.

La vache. — A l'école:

— Dis-moi, Louis, de quelle utilité est la vache?

— On la mange et on la boit.

THÉÂTRE. — Les spectateurs du dimanche ont au moins, cette année, occasion de goûter aux menus du jeudi. Nous félicitons M. Darcourt d'avoir rompu avec le traditionnel mélo, qui, pour ses prédécesseurs, semblait être le seul plat auquel prissent goût les habitués du septième jour. Et la qualité n'a point fait tort à la quantité; les rations sont aussi copieuses. Demain, dimanche, à 8 heures, **L'enfant du miracle**, comédie en 3 actes, de Gavault et Charvay, et **Résultat des courses**, pièce en 5 actes, de Brieux.

KURSAAL. — Hâtez-vous! hâtez-vous! C'est ce soir la dernière de **Sentein**. Voici quatre jours que la salle de Bel-Air ne désemplit pas et qu'elle vibre des acclamations qui accueillent, à chaque apparition, l'artiste distingué à qui le souvenir des Lausannois est resté et restera toujours fidèle. Mais aussi, « comment — un de nos journaux le dit — ne pas se laisser gagner par cette voix si belle et si chaude qui vous entoure de ses notes caressantes? »

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.